

## Le papillon tête-de-Janus A propos de *Sémantique structurale*\*

**Eric LANDOWSKI**  
C.N.R.S.

### Abstract

*Over time, Structural Semantics has become a kind of monument, a “classic” that is often merely welcomed from afar. Is it still necessary to read this text which takes us back fifty years? Yes, because the potentialities as well as the problems of the present semiotics are essentially related to the options around which this founding work is articulated: The adoption of a generative perspective, a lasting alteration of the problem of meaning on a theory of narrativity, but also an essential place attributed to perception as the basis of the comprehension of meaning. The subsequent developments and extensions, made either by Greimas, his collaborators or his successors, show a relatively coherent development process in which the new positions, far from invalidating the original project, have, on the contrary, made it possible to enrich it.*

*The “reflections on the actantial models”, the subject of the last chapters of the book, succeed ten years later in a narrative grammar that presents itself universal in scope. The strategic choice made in favour of this approach had to result in the provisional storage of another problem, which was also contemplated from the outset. For the interrogation of the first pages of Structural Semantics talks about the “situation of man” attacked “from the prenatal age to death” by meanings that “appeal to him from everywhere”. In fact, Greimas reminds us ten years later in his Dictionnaire, “the natural world is a figurative language whose figures are made of” sensible qualities “[which] act directly - without linguistic mediation - on man”. Hence the possibility of conceiving a semiotics “of experience”: from the experience of a meaning, not deciphered from the surface of texts but experienced from our relations with “the things themselves”. Thus, in parallel with the construction of the “semio-narrative”, Greimas did not cease at any moment to encourage the work on semiotics directly related to the perception of the sensitive world (visual semiotics, semiotics of space, semiotics of gesture), and more generally to call for the constitution of a semiotics “of the natural world”. There are therefore good reasons to read, or to re-read his Structural semantics.*

**Keywords:** *Structural semantics, A.J. Greimas, semiotics, perception, meaning, actantial models, semio-narrative, visual semiotics, semiotics of space, semiotics of gesture, aesthetics.*

---

\* Version française, partiellement remaniée, de E. Landowski, « Drugys Jano veidu », préface à la traduction de Sémantique structurale en lithuanien (Strukturine semantika, trad. K. Nastopka, Vilnius, Baltos lankos, 2005).

*Sémantique structurale*, le premier livre de Greimas, est depuis longtemps, en sémiotique, un classique, sorte de monument vénérable qu'on se contente le plus souvent de saluer de loin, plutôt qu'on ne le lit. De fait, compte tenu des travaux ultérieurs de l'auteur et, plus largement, des développements que la discipline a connus après sa mort (survenue en 1992), y a-t-il encore vraiment lieu de lire ce texte réputé difficile et qui nous ramène plus de quarante ans en arrière ? A notre sens, oui, sans aucun doute, car les potentialités de la sémiotique issue de Greimas, aussi bien que les difficultés qui lui sont inhérentes, restent en grande partie, jusqu'aujourd'hui, liées aux principales options théoriques autour desquelles s'articule cet ouvrage fondateur : choix en faveur d'un modèle *génératif*, rabattement de la problématique de la signification sur une grammaire de la *narrativité*, place essentielle attribuée à la *perception* comme fondement de l'appréhension de la signification. Si *Sémantique structurale* reste pour nous un livre actuel, c'est parce qu'une fois posés ces principes de base, les aménagements, remaniements et prolongements de tous ordres qui ont suivi au fil du temps — qu'ils aient été le fait de Greimas lui-même, de ses collaborateurs ou de ses successeurs — nous semblent témoigner d'un processus de développement relativement cohérent où les prises de position nouvelles, loin d'invalider le projet initial, ont au contraire permis de l'enrichir et de le consolider.

\*

Certes, cette mise en perspective traduit de notre part une certaine manière de comprendre notre discipline et d'en interpréter l'évolution. Les arguments ne manqueraient pas non plus si, en sens inverse, on voulait mettre l'accent sur les ruptures et les discontinuités, à commencer par celles qui ont marqué le parcours de notre auteur. Effectivement, de même qu'il y eut un jeune Wittgenstein et un Wittgenstein de la maturité ou, sur un terrain plus proche, deux Barthes, n'y a-t-il pas eu successivement aussi plus d'un Greimas ? Quitte à compter, il faudrait même, pour être généreux, en reconnaître au moins trois, comme on va le voir<sup>1</sup>. Et si on tenait à souligner les écarts qui les séparent plutôt que les points communs qui les unissent, la tâche ne serait pas très difficile. Accentuons donc délibérément les contrastes.

<sup>1</sup> Ou même cinq si on compte aussi le lexicologue, dont les dictionnaires de l'ancien et du moyen français ont fait date, et le chroniqueur, auteur de nombreuses contributions aux domaines littéraire et politique parues en langue lithuanienne, qui ont valu à Greimas sa renommée dans son pays d'origine mais qui, faute de traductions, nous restent pour la plupart étrangères.

Avec *Sémantique structurale*, livre qui l'a tout de suite fait connaître et a même figé pour longtemps l'image du greimassisme, on a affaire à un épistémologue de la linguistique qui, visant la construction d'une « sémantique scientifique », n'est peut-être *pas encore*, ou pas encore tout à fait sémioticien. Auteur à l'écriture austère, à la recherche d'une méthode (comme l'indique le sous-titre), il se consacre à une laborieuse mise au point de procédures de description du discours. Mais leur application, illustrée seulement dans le dernier chapitre (sur un texte de Bernanos), reste très en deçà des pratiques d'analyse proprement « sémiotiques » qui ne se préciseront qu'au cours de la décennie suivante, notamment avec le *Mau-passant* (1976).

A l'autre extrême, vingt ans plus tard, avec son dernier livre, *De l'Imperfection* (1987), on découvre au contraire un essayiste au ton presque littéraire qui paraît se tourner du côté d'une herméneutique du texte et même d'une phénoménologie de l'expérience vécue. A tel point que divers commentateurs sont allés jusqu'à affirmer que l'auteur de ce petit volume plein de sensibilité, de charme et aussi d'incertitudes n'était *déjà plus* sémioticien et (sous-entendu) qu'il fallait bien qu'il ait cessé de l'être pour que son livre présente toutes ces qualités étant donné que par définition la sémiotique — du moins aux yeux de ses détracteurs — exclut la sensibilité, stérilise la créativité et aseptise la pensée.

Si on adopte ce point de vue, la partie proprement sémiotique de l'œuvre ne correspondrait donc qu'à une phase intermédiaire de la vie intellectuelle de l'auteur, après *Sémantique structurale* et avant *De l'Imperfection* — soit une période d'une quinzaine d'années (en gros de 1970 à 1983, dates de parution des deux volumes de *Du sens*), phase qui culmine avec la publication, en 1979, de *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*.

Pour justifier cette présentation discontinuiste et quelque peu dramatisante, on peut aussi faire valoir qu'aux trois facettes successives d'un Greimas d'abord sémanticien, ensuite sémioticien, et finalement ni l'un ni l'autre — disons pour simplifier phénoménologue — correspondent aujourd'hui, parmi ceux qui s'inspirent de sa pensée, trois familles d'esprit bien différentes et même, dans une assez large mesure, rivales. La première regroupe une génération de chercheurs qui, restés fidèles à l'esprit de *Sémantique structurale*, se sont consacrés au développement d'une linguistique textuelle et d'une sémantique des cultures (Fr. Rastier, 1991). La deuxième continue jusqu'à maintenant de faire du *Dictionnaire* son principal ouvrage de référence, soit en prenant tels quels les modèles de la

syntaxe narrative et modale qui en constituent le noyau et en les appliquant scrupuleusement — ce sont les tenants de la sémiotique dite standard —, soit en cherchant à les enrichir et à les systématiser, principalement dans le cadre de la sémiotique dite « tensive » (J. Fontanille et Cl. Zilberberg, 1998). La troisième, trouvant pour sa part son inspiration surtout dans *De l'Imperfection*, tente actuellement de promouvoir une sémiotique en prise sur l'expérience, capable d'intégrer la dimension sensible et aussi celle de l'aléa dans l'analyse des conditions de la production et de la saisie du sens (J.-M. Floch, 1997 ; J. Geninasca, 1997 ; E. Landowski, 2004 et 2005).

\*

Et pourtant, si différents soient-ils les uns des autres, ces trois moments ne font qu'un du point de vue du projet scientifique qui les sous-tend. Il y va de la manière dont on conçoit le changement sur le plan de la vie intellectuelle. A ce sujet, la comparaison avec Barthes, initialement très proche de Greimas, est instructive.

Chez Barthes (et lui-même n'a pas manqué d'y insister), les phases de la recherche se succèdent sur le mode de la rupture. Le post-structuraliste des dernières années, auteur du *Plaisir du texte* (1973) et des *Fragments d'un discours amoureux* (1977), n'est pas seulement un Barthes différent du sémiologue des années 60, il est presque son contraire. Le souci de méthode, la quête d'un métalangage, la visée systématisante — tout ce qui guidait l'entreprise quelque peu scientifique du premier Barthes, celui du *Système de la mode* (1967) ou des *Éléments de sémiologie* (1964) — est devenu caduc dix ans plus tard, pour le second. Et symétriquement, ce qui motive ce dernier — l'inconscient, le plaisir, l'« écriture » — n'avait aucune place dans la perspective initiale.

Rien de tel avec Greimas. Lui aussi, il diffère de lui-même dans le temps : il se transforme, il change, et le sens de son entreprise se renouvelle à mesure qu'elle se développe. Mais chez lui ces changements s'opèrent dans une relative continuité. Son « modèle transformationnel », notion qu'il avait élaborée pour analyser la manière dont les récits renouvellent le sens en général, n'est ni celui de la révolution politique ni celui de la conversion religieuse ou idéologique, ni même celui de la « coupure » épistémologique, à la Kuhn. Il évoque plutôt la métaphore du mûrissement biologique ou de la métamorphose, c'est-à-dire un processus de changement où l'apparition de formes nouvelles n'invalide pas celles qui ont précédé mais en constituent plutôt un accomplissement. Le papillon a beau différer de la chrysalide, et plus encore de la larve, sa forme ultime

ne contredit pas sa forme originelle : au contraire, elle en actualise positivement les potentialités. De même, s'il est vrai que ni *De l'Imperfection* ni même le *Dictionnaire* ne sont encore lisibles dans *Sémantique structurale* (même « entre les lignes »), ils présupposent néanmoins l'un et l'autre la « recherche de méthode » entreprise dans les années 60. Loin d'en exclure ou d'en renier aucun aspect, ils prolongent la plupart d'entre eux. Ainsi, ce sont les « réflexions sur les modèles actantiels » amorcées, à partir de Propp, dans les derniers chapitres du livre de 1966, puis approfondies et testées par de nombreuses analyses, qui aboutiront dix ans plus tard à une théorie de la narrativité en bonne et dûe forme. Et une vingtaine d'années plus tard, c'est le retour aux sources phénoménologiques invoquées au tout début de *Sémantique structurale* qui guidera la problématique esthétique du « dernier » Greimas.

\*

Une autre métaphore, utilisée celle-là par Greimas lui-même, éclaire la logique d'où l'œuvre, considérée globalement, tire sa cohérence. C'est la métaphore du « parcours génératif » de la signification. Selon ce modèle, dont on trouve une formulation détaillée dans le *Dictionnaire*, trois niveaux hiérarchiquement ordonnés entrent en jeu dans la production et la saisie du sens. Sur un premier plan, le sens se donne à saisir sous la forme d'une variété illimitée de figures perceptibles dont la mise en place relève de stratégies d'énonciation elles-mêmes très diversifiées. Cependant, les structures discursives ainsi caractérisées se trouvent placées sous la dépendance d'un niveau sous-jacent, quant à lui soumis à un nombre beaucoup plus réduit de régularités syntaxiques, d'ordre actantiel et modal, qui relèvent de la grammaire narrative : c'est le second palier du parcours génératif. Mais à son tour, ce niveau apparaît lui-même comme régi, en dernière instance, par un modèle constitutionnel plus élémentaire encore, et plus abstrait, constitué d'invariants relationnels de nature logico-sémantique : c'est le niveau des structures profondes.

Or, curieusement, on retrouve l'architecture même de ce modèle dans l'enchaînement chronologique des productions de l'auteur, à ceci près qu'au lieu d'aller du plus concret vers le plus abstrait, le parcours de recherche effectivement suivi par lui progressera en sens inverse. Tout d'abord, partant d'une interrogation d'ordre très général sur les conditions de notre saisie du monde en tant qu'univers de signification, Greimas met en place, dans *Sémantique structurale*, les fondements d'une analytique du sens et propose une première formulation de la « structure élémentaire de la signi-

fiction ». Ensuite, descendant d'un palier, il en développe les implications sur le plan de ce qui sera bientôt reconnu comme le niveau « sémio-narratif » : c'est la phase de développement la plus longue et la plus féconde du projet d'ensemble, celle du *Dictionnaire* et des nombreuses publications qui l'accompagnent tout au long des années 70 et au début de la décennie suivante, les unes et les autres centrées sur les problèmes de l'actantialité et de la modalisation. Et finalement, à la faveur d'une réflexion qui portera sur les déterminations les plus concrètes de la signification « mise en discours » (sous forme verbale ou autre) et sur l'esthétique — réflexion inachevée mais dont *De l'Imperfection* permet de saisir l'orientation —, il rejoint le palier « discursif » où, à travers le jeu des figures et de leurs qualités plastiques et rythmiques, la signification s'incarne en tant que présence sensible — esthétique — pour des sujets vus comme les co-énonciateurs de l'objet de sens.

Tout se passe en somme comme si le modèle, en lui-même achronique, que Greimas avait conçu pour rendre compte de la génération du sens avait commandé aussi le déroulement temporel de sa vie intellectuelle, l'organisation paradigmatique de la pensée se projetant syntagmatiquement dans la succession des étapes d'une recherche guidée de bout en bout vers la même fin.

\*

Il en résulte que pour le lecteur d'aujourd'hui l'intérêt de *Sémantique structurale* n'est pas uniquement d'ordre historique. Ce livre ne témoigne pas d'un état passé, et désormais dépassé, d'une pensée qui se serait par la suite orientée dans d'autres directions. Il s'agit plutôt d'un ouvrage sémi-nal qui conserve dans l'ensemble (sinon dans tous les détails) une valeur vivante et instigatrice.

Cela tient pour une part importante au fait qu'on y trouve la première définition de nombreux concepts, par exemple ceux d'« isotopie », d'« actant », de « contrat », de « discours », qui allaient conserver jusqu'à maintenant une valeur opératoire, comme l'atteste l'utilisation qui en a été faite dans les travaux ultérieurs de l'auteur ou ceux de l'équipe constituée autour de lui. Pour « trier le bon grain de l'ivraie » parmi les éléments d'une théorie, rien ne vaut en effet sa mise en pratique. Si on se fie à ce critère, on constate que rares sont les propositions avancées dans *Sémantique structurale* qui ont par la suite été abandonnées. Mais la plupart d'entre elles ont dû être reformulées, à divers degrés. Certaines ont simplement été remaniées, comme le couple « adjuvant-opposant », bientôt redéfini

en termes de déterminations modales. D'autres ont été systématisées, tel le modèle constitutionnel, qui prendra la forme du « carré sémiotique ». D'autres encore ont été entièrement repensées, comme l'opposition entre prédicats qualificatifs et fonctionnels, qui débouchera sur une des articulations essentielles de la grammaire narrative, à savoir la distinction entre énoncés d'état et énoncés de faire. Au rang des catégories devenues obsolètes, relevons la distinction entre les niveaux sémantique et sémiologique, disparition (ou en tout cas effacement<sup>2</sup>) qui entraînera en même temps celle de la lourde cohorte des sèmes et sémèmes, métasémèmes, classèmes et taxèmes, sèmes nucléaires, contextuels et autres, qui l'accompagnait. En revanche, certaines perspectives présentées comme accessoires connaîtront plus tard un développement considérable, au point, pour certaines, de passer progressivement au premier plan, telle en particulier la problématique de l'énonciation, ou celle de la figurativité.

Mais au-delà de ces éléments ponctuels, la pertinence durable de l'ouvrage tient surtout à deux ou trois options cruciales que Greimas effectue en vue d'articuler une problématique d'ensemble. En sont issues quantités de perspectives heuristiques précises et d'applications empiriques dans les domaines les plus divers, mais aussi une série de problèmes théoriques que nous sommes encore obligés de nous poser. Dans ces conditions, plutôt que de chercher à dresser un inventaire des « acquis » (au risque de figer un corps de doctrine là où Greimas ne prétendait lui-même voir au mieux qu'une théorie en construction), essayons de cerner les principales prises de position adoptées dans ce livre, celles dont résultent à la fois la fécondité de l'approche « greimassienne » et la plupart des difficultés qui lui sont inhérentes.

\*

En premier lieu, le choix même de la perspective *générative* — à laquelle on vient de voir combien l'œuvre, et même la vie de Greimas sont liées — fait partie de ces options à la fois fondamentales et problématiques. Elle s'exprime par un souci constant de situer tout élément pris en considération (que ce soit pour la construction de la théorie ou dans la pratique des analyses) à son juste niveau dans l'architecture hiérarchiquement ordonnée de la théorie générale de la signification. Par exemple, selon qu'on en reste au niveau que Greimas appelle dans *Sémantique structurale* le niveau « stylistique » (par la suite rebaptisé niveau discursif) ou qu'on passe sur

<sup>2</sup> Au profit d'une terminologie plus accessible qui substituera le *figuratif* au « sémiologique » et le *non figuratif* (ou l'abstrait) au « sémantique ». Cf. A.J. Greimas et J. Courtés, 1979, entrées « Sémiologique (niveau - ) » et « Sémantique (inventaire, niveau - ) ».

le plan plus profond de la « syntaxe narrative de surface », le recours à la notion traditionnelle et assez vague de « personnage » fait place soit à l'analyse sémantique des figures « actorielles » mises en place par le discours, soit à celle, syntaxique, de positions « actantielles » plus abstraites, interdéfinissables en termes de compétences modales.

Méthodologiquement parlant, ces distinctions se révèlent de toute première utilité dans la conduite des analyses empiriques. De plus, elles rendent possible le développement de recherches pouvant librement privilégier l'examen de l'un quelconque des niveaux par rapport aux autres, sans que pour autant soit perdu le bénéfice d'un éclairage global fourni par l'insertion du niveau spécifiquement étudié à l'intérieur d'un modèle d'ensemble. Mais à côté de ces avantages pratiques, la conception hiérarchique et générative pose de difficiles problèmes d'ordre théorique.

D'abord, la discussion reste ouverte en ce qui concerne la détermination du niveau exact auquel il convient de situer telle ou telle des composantes particulières de la signification. A mesure que les recherches évoluaient, une certaine tendance s'est manifestée, par exemple, à faire migrer la *modalité* et plus encore l'*aspectualité* du plus superficiel vers le plus profond. Il est vrai que les critères de ces remaniements semblent relever davantage de l'efficacité heuristique que de nécessités théoriques reconnues par tous<sup>3</sup>. Ensuite et surtout, alors que le modèle génératif postule, comme son nom le suggère, une relation de dépendance entre niveaux de profondeur censés s'« engendrer » les uns les autres en partant du plus profond, il faut reconnaître qu'aucune définition précise n'a pu être donnée des procédures de conversion censées permettre de rendre compte des passages d'un niveau au suivant.

C'est une des raisons pour lesquelles, à côté d'une sémiotique « standard » indéfectiblement attachée au dogme du parcours génératif, sont apparus plusieurs courants qui s'en sont émancipés. Tel est notamment le cas de la sémiotique modulaire, qui, contestant le primat du logico-sémantique, se concentre sur l'analyse des procédures d'instauration des « discours » à partir de ces objets matériels qu'on appelle les « textes » (J. Geninasca, 1997a et 1997b). Et si on considère certaines des branches les plus productives de la discipline, telle la sémiotique plastique ou la socio-sémiotique, force est de constater qu'elles se développent en toute indifférence par rapport aux hypothétiques contraintes de la générativité<sup>4</sup>. En l'occurrence,

<sup>3</sup> Voir sur ce point les considérations un peu désabusées de la préface au second volume du *Dictionnaire* de Greimas et Courtés (Paris, Hachette, 1986).

<sup>4</sup> Cf. par exemple, pour la sémiotique plastique, J.-M. Floch, 1986 et 1995. En ce qui concerne la socio-sémiotique, E. Landowski, 1997 ; A. Semprini, 2003.

l'idée d'une chaîne de déterminations qui lierait strictement entre elles les structures relevant de paliers de profondeur distincts n'apparaît ni comme un postulat nécessaire ni même comme une hypothèse de travail particulièrement féconde — ce qui n'empêche pas que, là comme partout ailleurs, les distinctions de niveaux restent en elles-mêmes une nécessité méthodologique primordiale.

\*

Autre choix décisif : l'option *narrative*. Ici de nouveau, tout part d'une intuition formulée dès *Sémantique structurale*, plus précisément dans le deuxième tiers du livre. Les cent premières pages viennent d'être consacrées à la mise en place des « unités minimales constitutives de la signification ». Greimas passe alors à une « nouvelle phase de la réflexion » : il s'agit de « considérer l'univers signifiant dans sa totalité pour tenter la mise en place de nouveaux concepts, coextensifs des articulations et des distinctions fondamentales de cet univers » (p. 102). Ce qui rend toutefois une telle tentative fort délicate, c'est le fait à première vue incontournable que l'« univers signifiant » en question constitue notre univers même, celui, comme dit Greimas, où nous sommes « définitivement enfermés » (p. 117). D'où une véritable aporie : étant entendu qu'une théorie sémantique ne peut se concevoir que comme une description d'ordre métalinguistique, hiérarchiquement distincte de son langage-objet, comment traiter sémantiquement d'un univers de signification qui, en tant que totalité, nous inclut et que nous ne pouvons donc en aucune manière appréhender du dehors ni, *a fortiori*, « de plus haut », comme le prescrit pourtant le préfixe même de *méta-langage* ?

« Le mieux qu'on puisse faire » face à ce donné englobant et indépassable, « c'est encore, répond Greimas, de prendre conscience de la *vision du monde* qui s'y trouve impliquée, à la fois comme signification et comme condition de cette signification » (p. 117, souligné par nous). En d'autres termes, puisque l'univers signifiant n'est pas objectivable en tant que tel, de l'extérieur, Greimas propose de l'analyser de l'« intérieur » en faisant apparaître ce qui « s'y trouve impliqué » : à savoir une certaine « vision du monde ». — Faut-il le souligner, cette « vision » ne consiste pas en une projection de contenus particuliers qui donneraient au monde perçu une coloration déterminée, romantique ou apocalyptique par exemple. C'est d'une grille de lecture à caractère structurel qu'il s'agit, d'un principe d'organisation de portée générale, en fonction duquel le monde s'organise à nos yeux — se laisse découper et articuler —, bref prend forme et par suite

fait sens. Or la manière spécifique dont cette grille structure notre vision du réel et le fait apparaître devant nous comme un « univers signifiant » consiste, en son principe, dit Greimas, à faire du monde et de la vie un « *petit spectacle* » indéfiniment susceptible de se reproduire, à des « millions d'exemplaires » (p. 117). Sur cette scène du monde devenu langage (c'est-à-dire signifiant) ou mieux, devenu discours — car l'univers signifiant est un univers en mouvement (faute de quoi ce ne serait pas un spectacle mais tout au plus un tableau) —, « le contenu des actions change tout le temps, les acteurs varient, mais l'*énoncé-spectacle* reste le même » (p. 173).

On touche là un point essentiel, à partir duquel va se constituer ce que la sémiotique de Greimas offre de plus original, à savoir le rabattement de tout un pan de la problématique de la signification sur une théorie générale de la *narrativité*. L'invariant auquel renvoie la « vision » structurante dont il est ici question — l'élément qui restera « le même » sous la surface d'« énoncés-spectacles » toujours différents — n'est autre que la syntaxe interactantielle dont la grammaire narrative aura charge de dégager les unités — « un procès, quelques acteurs, une situation plus ou moins circonstanciée » (p. 117) — et d'expliciter les régularités de fonctionnement. Témoin de cette originalité, le terme étrange de « sémio-narratif ». Forgé seulement quelques années plus tard, très présent dans le *Dictionnaire* de 1979 ou, par exemple, dans le *Maupassant*, ce néologisme ne figure pas, à vrai dire, dans *Sémantique structurale*. Mais il désigne un niveau d'appréhension du sens qui s'y trouve clairement localisé et que Greimas appelle alors — d'une manière d'ailleurs tout aussi ambivalente, peut-être même obscure à première vue — le niveau d'une « syntaxe sémantique » (p. 117). Le caractère hybride de cette expression a pourtant sa raison d'être, et même une raison déterminante : c'est que ce qui est sémiotiquement pertinent, c'est-à-dire porteur de sens, ou, si on préfère, ce qui a valeur « sémantique », c'est précisément la *syntaxe* (actantielle, et non phrastique) qui articule la composante narrative des discours. Syntaxe sémantique ou sémio-narrativité, les deux expressions sont donc équivalentes. Elles renvoient l'une et l'autre à une problématique entièrement nouvelle non seulement par rapport aux approches sémantiques classiques mais même par rapport aux postulations initiales de ce « livre fondateur ». Le statut de la signification change en effet du tout au tout, ou du moins la problématique se complexifie et s'enrichit considérablement à partir du moment où, dépassant les approches de la signification conçues (comme dans la première partie) en termes de combinatoire entre des catégories formant système, on postule (comme dans la deuxième) qu'il y a lieu de chercher à rendre compte de l'émergence du sens à travers la manière dont

les langages (verbaux ou autres) l'articulent « spectaculairement », c'est-à-dire narrativement.

Pour éviter un malentendu possible en raison du caractère insuffisamment univoque de la terminologie, soulignons que la théorie sémiotique de la *narrativité* n'est pas une théorie de la « narration », on en tout cas ne s'y réduit pas. Son objet ne se limite aucunement à la description des textes qui *racontent des histoires*, c'est-à-dire des « récits » *stricto sensu*, classe particulière de discours qui constitue par contre spécifiquement l'objet d'une approche différente quoique proche, à savoir l'approche « narratologique » développée par G. Genette. Beaucoup plus ambitieusement, il s'agit de dégager un ensemble de principes organisateurs de portée générale, destinés à permettre de rendre compte de la production et de la saisie du sens dans des discours quelconques : une recette de cuisine par exemple, un texte de loi ou une peinture non figurative ont beau (peut-être) ne rien raconter, les régularités sous-jacentes qui permettent de les décrire en tant qu'objets de sens n'en relèvent pas moins d'une syntaxe fondamentale que la grammaire « narrative » s'emploie précisément à explorer.

\*

Troisième et dernière option cruciale : celle qui consiste à rapporter l'émergence première de la signification à la *perception*. C'est peut-être la plus problématique — en tout cas, c'est celle dont les répercussions ne se feront sentir que le plus tardivement.

Proposant dans les toutes premières pages du livre « de considérer la perception comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » (*Sémantique structurale*, p. 8), Greimas donne de la sémantique une définition qui a dû, à l'époque, surprendre plus d'un linguiste : « La sémantique, affirme-t-il, se reconnaît ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles » (p. 9). Cependant, cette « reconnaissance » n'est encore que de pur principe. Faisant référence aux travaux de Merleau-Ponty (toujours p. 9), elle sert à donner un fondement à la distinction entre niveaux sémantique et sémiologique, les catégories abstraites dont se compose le premier s'opposant aux catégories figuratives, « isomorphes des qualités du monde sensible » (p. 65), qui articulent le second. Mais ces « qualités sensibles » ne font, en tant que telles, l'objet d'aucun repérage précis dans *Sémantique structurale* ni même, d'ailleurs, dans les ouvrages suivants. Il faudra attendre jusqu'aux années 80 pour que cette piste de recherche commence véritablement à être explorée.

Entre temps, l'attention se sera durablement concentrée, comme on l'a vu, sur la composante narrative, au point que pendant une longue période tout s'est passé comme si la composante « sémiologique », c'est-à-dire discursive et plus précisément figurative, avait été considérée comme secondaire. Certes, il serait inexact de prétendre que la figurativité ait alors été ignorée ou négligée : toute une série de travaux prouvent le contraire<sup>5</sup>. Mais il y a pour le moins deux manières possibles d'en construire la problématique.

La première, en retrait par rapport à la proposition inaugurale de *Sémantique structurale*, consiste à penser la figurativité non pas à partir de l'hypothèse relative aux bases perceptives de la signification mais en partant au contraire d'un niveau de structuration *conceptuel* et *abstrait*, considéré comme premier, et fourni par la grammaire narrative. En termes techniques, le « figuratif » est alors placé sous la dépendance du « thématique », ce qui, en clair, veut dire que les « figures » reconnaissables à la surface des discours — décors, physionomies, marques du temps ou ancrages spatiaux — sont considérées comme servant tout au plus à donner un « habillage discursif » aux unités, aux agencements, aux programmes en quelque sorte désincarnés préalablement mis en forme (mais non « en discours ») par la syntaxe narrative. Bref, les indices figuratifs sont censés n'être là que pour concrétiser, en dernière instance, et en surface, des structures tenues pour plus profondes en les « temporalisant », en les « spatialisant », en les « actorialisant » (J. Courtés, 1981)<sup>6</sup>.

« les langues naturelles [...] catégorisent le monde extérieur, en procédant à son découpage. On aurait tort, cependant, d'adopter l'attitude extrême qui consiste à affirmer que le monde naturel est un "monde parlé" et qu'il n'existerait, en tant que signification, que par l'application, faite sur lui, des catégories linguistiques [...] le monde naturel est un langage figuratif, dont les figures — que nous retrouvons dans le plan du contenu des langues naturelles — sont faites des "qualités sensibles" du monde et agissent directement — sans médiation linguistique — sur l'homme » (p. 233-234, souligné par nous).

Quelles résistances aura-t-il donc fallu surmonter avant que cette pro-

<sup>5</sup> Voir notamment J. Geninasca, *La figurativité*, vol. I et 2, *Actes Sémiotiques*, 20, 1981 et 26, 1983 ; D. Bertrand, 1985.

<sup>6</sup> Cf. J. Courtés, « Deux niveaux du discours : le thématique et le figuratif », *Actes Sémiotiques-Documents*, 29, 1981.

blématique ne resurgisse enfin explicitement, à partir de *De l'Imperfection* ? Jusqu'à un certain point, ce sont bien deux styles d'interrogation sémiotique différents qui sont ici en jeu. D'un côté, une problématique de la signification qui trouve des schématisations adéquates dans les modèles narratifs parce qu'ils rendent intelligible l'articulation interne des discours ; de l'autre, une interrogation sur cette autre dimension du sens qui naît de ce qu'on appelle faute de mieux le rapport « sensible » au monde qui nous entoure. A cette interrogation, les modèles narratifs, quelle que soit leur pertinence à leur niveau, ne donnent pas et ne peuvent pas donner de réponse. Car ce qui fait sens selon cette seconde optique ne passe pas par la médiation de catégories linguistiques ou thématiques venant se superposer au monde perçu et l'articuler selon leur principes propres mais émane de qualités esthétiques immédiatement perceptibles qui « agissent directement sur l'homme » en fonction de leur organisation plastique et rythmique immanente.

A l'attention de ceux qui, fidèles à la première perspective, voient dans l'adoption de la seconde le risque de sortir du champ de pertinence sémiotique, il faut préciser que l'attention portée au *sensible* n'équivaut nullement à une fuite vers l'ineffable. Car les qualités perceptibles du monde naturel s'articulent elles-mêmes en un réseau de catégories *sui generis* dont il s'agit précisément d'explorer l'organisation. Parler de saisie *directe* ou *immédiate* n'équivaut donc nullement à une sorte de naturalisation du sens. Au contraire, le projet de rendre compte d'effets de sens d'ordre esthétique suppose le repérage et l'analyse des agencements structurels et dynamiques immanents aux réalités sémiotiques qu'on prend pour objets. Et s'il est question de la « contribution de *monde extérieur* à la naissance du sens », une telle formule n'équivaut nullement à un retour à l'idée d'une toute puissance du référent. A l'opposé, on part de l'idée que le « monde naturel » constitue en lui-même un langage — ou mieux, une sémiotique —, dont il s'agit justement de construire la grammaire, autrement dit de reconnaître les principes d'articulation sous la forme de traits élémentaires et de figures complexes (d'ordre plastique ou rythmique) chargées de sens<sup>7</sup>.

C'est dans cette optique que se développe aujourd'hui une sémiotique plastique dont les bases ont été constituées tout d'abord dans le domaine visuel mais dont l'extension en direction du musical, du tactile, de l'olfactif et plus généralement du synesthésique est en cours. Et c'est aussi à partir de là que s'esquisse un renouveau de la problématique générale

<sup>7</sup> Voir par exemple les pistes de recherche proposées par F. Thürlemann à propos du mode de signification « physionomique » dans le second volume du *Dictionnaire* de Greimas et Courtés (1986, *op. cit.*).

grâce à la reconnaissance d'une pluralité de *saisies* de la signification ou de *régimes* de sens, parmi lesquels certains — saisie « *impressive* », régime « *d'union* » — se fondent sur un rapport de présence sensible, « *contagieux* », entre les sujets et les qualités immanentes du monde perçu<sup>8</sup>.

\*

En fait, on le voit à partir de toutes ces distinctions et confrontations, le noyau du projet qui était à la base de *Sémantique structurale* ouvrait dès le départ la voie à différentes manières possibles de concevoir non seulement les objectifs mais aussi l'objet même de la recherche sémiotique — conceptions entre lesquelles le débat reste ouvert, aujourd'hui peut-être plus que jamais.

Projet d'une ambition extrême puisqu'il s'agissait au fond de construire, à peu près de toutes pièces et, qui plus est, pratiquement seul contre tous, une problématique à laquelle Greimas ne donne pas encore son nom mais qui est pourtant déjà la *sémiotique*, ou du moins (puisque'on en distingue plusieurs) *une* sémiotique nouvelle, et profondément originale. Certes, le terrain n'était pas tout à fait vierge. D'un côté régnaient différentes sémantiques, plus vénérables les unes que les autres — sémantiques historique, logique, fonctionnaliste — mais dont, paradoxalement, les présupposés semblaient destinés à permettre d'éviter la question du sens plutôt que de la poser. D'un autre côté s'étaient heureusement manifestées des prises de position plus prometteuses, en linguistique (Hjelmslev, Jakobson) mais aussi en philosophie (Merleau-Ponty), en anthropologie (Lévi-Strauss) et dans le domaine des études littéraires (Barthes). Mais ces éléments, dont Greimas avait d'ailleurs déjà fait état dans « *L'actualité du saussurisme* », article prémonitoire rédigé dix ans avant *Sémantique structurale* (Greimas 1956)<sup>9</sup>, bien que tous issus de la même source, à savoir de la lecture du *Cours* de Saussure, étaient loin de constituer une pensée unifiée.

On imagine à peine la force d'intuition, l'audace intellectuelle, l'incroyable ténacité qui durent être nécessaires pour prendre l'initiative d'innover dans un tel contexte ! En fait, Greimas invente (ou réinvente) la sémiotique en se plaçant d'emblée sur un plan de généralité qui non seulement dépasse les limites de toutes les approches linguistiques mais qui fait fi aussi de toutes les distinctions disciplinaires alors en usage dans

<sup>8</sup> Sur la saisie *impressive*, cf. J. Geninasca, « Le regard esthétique », *La parole littéraire*, *op. cit.* (ch. VI) ; sur le régime *d'union* et la notion sémiotique de *contagion*, cf. E. Landowski, « De la jonction à l'union », *Passions sans nom*, *op. cit.*

<sup>9</sup> « *L'actualité du saussurisme* (à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de la publication du *Cours de Linguistique générale*) », *Le français moderne*, juillet 1956.

les sciences humaines. Contrairement à ce que suggère l'acception la plus répandue (et la plus étroite) du mot « sémantique », l'objet qu'il se donne ne sera pas le sens *des mots*. Le plan lexical sera immédiatement rejeté au profit du *discours*, et même, en réalité, au profit de quelque chose qui se situe bien au-delà.

Car au-delà des productions culturelles, pourtant vastes, que sont par exemple les discours de la littérature, du droit ou des mythologies, c'est en vérité d'un objet plus large encore, plus diffus, plus insaisissable qu'il s'agit : du « *sens de la vie* », ni plus ni moins ! Cette formule, fréquente dans la bouche de Greimas, on en trouve divers équivalents dans ses écrits. Ce dont il s'agit, nous est-il donné à entendre dès les premières pages de *Sémantique structurale*, c'est en effet de notre manière même d'être au monde, en tant que monde signifiant. « Le monde humain, nous paraît se définir essentiellement comme le monde de la signification. Le monde ne peut être dit "humain" que dans la mesure où il signifie quelque chose » (p. 5) : c'est sur les tenants et aboutissants de la « signification » ainsi envisagée comme un phénomène « à caractère à la fois omniprésent et multiforme » que l'auteur « se met à réfléchir » (p. 8).

Mais en ce cas, où situer la sémiotique ? En tant que théorie visant à rendre compte du sens investi dans les discours ou même, plus largement, dans toutes sortes de manifestations et de pratiques culturelles, verbales ou non, elle se présente comme une discipline à visée empirique et descriptive, à mi-chemin entre linguistique et anthropologie, c'est-à-dire comme une approche parmi d'autres dans le cadre des sciences humaines. Par contre, si l'interrogation qui la sous-tend porte sur le « sens de la vie » — sur « la situation de l'homme [...] assailli par les significations qui le sollicitent de partout [...] du matin au soir et de l'âge prénatal à la mort » (p. 8) —, ne devient-elle pas plutôt une sorte de philosophie, voisine (ou doublon) de la phénoménologie ?

Chacune de ces options a ses partisans et il serait facile de radicaliser les divergences qui les opposent. Mais on peut aussi tenter de dépasser cette opposition. Car au-delà de l'élaboration de concepts opératoires, au-delà même des analyses qu'ils rendent possibles — instruments et résultats sans lesquels la discipline n'existerait même pas —, la sémiotique a aussi vocation à élucider la signification morale, les implications politiques, le potentiel esthétique, en un mot, la valeur *existentielle* des pratiques de construction de sens auxquelles nous recourons, par choix ou seulement par habitude, pour répondre à la diversité des situations et des expériences que nous vivons au jour le jour et leur donner du sens. Ce qui donne une

raison d'être à un appareil théorique et méthodologique cohérent et puissant, c'est le fait qu'il puisse en fin de compte servir à éclairer autre chose que lui-même, et par exemple — pourquoi pas ? — la manière même dont le monde fait sens (ou non) pour le sémioticien qui y recourt.

Certes, les analyses d'inspiration « greimassienne » portent le plus souvent sur des significations articulées dans des textes que l'analyste s'efforce par principe de regarder de l'extérieur et « à bonne distance ». Mais cette démarche objectivante n'exclut pas la possibilité d'une pratique sémiotique plus réflexive, menée par un sujet qui, tout en se voulant « sémioticien » des plus rigoureux, se reconnaisse néanmoins impliqué (esthétiquement, affectivement ou politiquement, par exemple) par cela même dont il voudrait rendre compte. En ce cas, tournée en partie vers le sujet analysant lui-même, l'analyse vise à rendre compte du sens non seulement comme sens attesté mais aussi en tant que sens éprouvé. C'est l'intuition initiale de *Sémantique structurale*, qui ne sera véritablement reprise et développée qu'avec *De l'Imperfection*, c'est-à-dire une fois mis en place l'appareil conceptuel et méthodologique nécessaire. A condition d'être conduite à l'aide d'instruments d'analyse garantissant une rigueur suffisante dans la description, la seconde démarche n'est sans doute pas en elle-même moins scientifique ou plus subjectiviste que la première. Et si les deux ne sont pas faciles à mener ensemble, si à certains égards elles vont même dans des directions divergentes, Greimas a été le premier à nous enseigner la nécessité d'accepter comme une donnée première de toute pratique la tension entre les contraires. Papillon, peut-être, mais comme Janus, regardant en même temps de deux côtés<sup>10</sup>.

En ce cas, le souci de construire une « science » de la signification n'exclut nullement l'idée d'une sémiotique quelque peu « philosophique », en tout cas en prise sur l'expérience vécue et en quête du « sens de la vie ». Au contraire, loin de l'exclure, elle la rend possible. Il y a donc encore de bonnes raisons de lire, ou de relire *Sémantique structurale*.

<sup>10</sup> Cf. E. Landowski, « Le sémioticien et son double », in *Lire Greimas, op. cit.*

## Bibliographie

R. Barthes (1964) *Eléments de sémiologie*, Paris, Gonthier.

—— (1967) *Système de la mode*, Paris, Seuil.

—— (1973) *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.

—— (1977) *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.

D. Bertrand (1985) *L'espace et le sens*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.

J. Courtés (1981) “Deux niveaux du discours : le thématique et le figuratif”, *Actes Sémiotiques-Documents*, 29

J.-M. Floch (1983) “Figures, iconicité et plasticité”, *Actes Sémiotiques-Bulletin*, 26.

—— (1985) *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.

—— (1986) *Les formes de l'empreinte*, Périgueux, Fanlac.

—— (1995) *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.

—— (1997) *Une lecture de « Tintin au Tibet »*, Paris, Presses Universitaires de France.

J. Fontanille et Cl. Zilberberg (1998), *Tension et signification*, Liège, Mardaga.

J. Geninasca (1997a), *La Parole littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France.

—— (1997b), “Et maintenant?” in E. Landowski (éd.), *Lire Greimas*, Limoges, Pulim.

—— (éd.) (1981 et 1983) *La figurativité*, vol. I et 2, *Actes Sémiotiques*, 20 et 26.

A.J. Greimas (1956) “L'actualité du saussurisme”, *Le français moderne*.

—— (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, (rééd. Paris, PUF, 2002)

—— (1968), “Conditions d'une sémiotique du monde naturel”, *Langages*, 10 (rééd. in *Du sens*, 1970).

—— (1976), *Maupassant*, Paris, Seuil.

—— (1976 et 1983), *Du sens*, 2 vol., Paris, Seuil.

— (1984), “Sémiotique figurative et sémiotique plastique”, *Actes sémiotiques-Documents*, VI, 60.

— (1987), *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac.

— et J. Courtés (1979 et 1986), *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, 2 vol., Paris, Hachette.

E. Landowski (1997), *Présences de l'Autre*, Paris, Presses Universitaires de France.

— (1997), « Le sémioticien et son double », in E. Landowski (1977).

— (2004), *Passions sans nom*, Paris, Presses Universitaires de France.

— (2005), *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim.

— (2006), « Po dvidesimties metu », *Baltos lankos*, 21 (introduction à la traduction lithuanienne de A.J. Greimas, « Sémiotique figurative et sémiotique plastique »).

— (éd.) (1997), *Lire Greimas*, Limoges, Pulim.

F. Rastier (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.

A. Semprini (éd.), (2003), *Lo sguardo sociosemiotico*, Milan, FrancoAngeli.

F. Thürlemann (1982), *Paul Klee. Analyse sémiotique de trois peintures*, Lausanne, L'âge d'homme.

— (1986), « physionomique » (Signification —), in A.J. Greimas et J. Courtés (1986).